



*La littérature juive, une littérature entre deux langues – cours n°4*

## **Y. D. Berkowitz, Sholem Aleikhem et la guerre des langues**

**Chronique de Gilles Rozier**

Dans le premier épisode de cette série, nous avons vu comment Mendele Moykher Sforim a créé la littérature juive moderne, en yiddish et en hébreu.

Dans le second, il était question de Haïm Nahman Bialik et comment celui-ci a façonné la langue hébraïque et l'a assouplie pour qu'elle puisse devenir le support d'une littérature au sens que l'Europe donnait au mot littérature, à savoir capable d'exprimer les sentiments dans leur plus grande finesse et de décrire toutes les situations.

Dans le troisième épisode, comme un contrepoint à Bialik le grand poète hébraïque, est apparu Yitskhok Leybush Peretz qui donna tout son élan et son ampleur à la littérature yiddish moderne.

Mais alors, me direz-vous, entre Mendele Moykher Sforim et Yitskhok Leybush Peretz, n'ai-je pas oublié une grande figure, le troisième patriarche de la littérature yiddish, à savoir Sholem-Aleikhem ?

Certes.

Comme il est question dans cette série de la littérature juive en deux langues, on ne peut pas vraiment dire que Sholem-Aleikhem ait été, au contraire des trois auteurs que je viens de citer, un écrivain totalement bilingue. Certes, il a commencé à écrire en hébreu, et en russe d'ailleurs. Mais très vite, il est passé au yiddish et c'est vraiment dans cette langue qu'il est devenu un des écrivains juifs les plus populaires, tant en Europe que sur le continent américain.

Et pourtant, difficile de consacrer une série à la littérature juive moderne sans évoquer Sholem-Aleikhem. Alors, je vous propose une petite pirouette : aujourd'hui, il sera question de Yitskhak Dov Berkowitz, que l'on appelle chez les initiés Youd Dalet Berkowitz. Et vous verrez que grâce à lui, nous pourrons évoquer à la fois l'immense Sholem-Aleikhem et parler du bilinguisme de la littérature juive.

Y. D. Berkowitz naît en 1885 à Slutsk, en Biélorussie. Faites le compte : la littérature juive moderne a déjà vingt ans à sa naissance puisque Mendele Moykher Sforim a commencé à publier des romans au début des années 1860. Alors quand, vers l'âge de treize ans, après des études religieuses au heder et alors qu'il étudie dans la yeshiva locale, il découvre cette littérature, cela fait plus de trente ans que des écrivains publient.

Cette découverte, il la raconte dans le première tome de ses souvenirs littéraires, publiés en yiddish sous le titre *Undzere rishoynim* (Nos précurseurs), et en hébreu sous le titre *Ha-rishonim ke-veney Adam* (nos précurseurs comme êtres humains). Au début de ces mémoires, il raconte que, dans son shtetl natal de Slutsk, lassé d'étudier le Talmud, il s'enivrait de littérature vivante, à savoir les écrits de la Haskalah, la littérature des lumières juives qui avait été produite en hébreu dans les années 1830-1860. Il trouvait ces livres tout d'abord auprès d'un colporteur juif, puis chez un bouquiniste installé dans un sous-sol. Et enfin, il s'inscrivit à la bibliothèque locale. Comme il le décrit, le responsable de cette bibliothèque était « un vieux juif, enseignant de heder, une antiquité, tout petit avec une grande barbe très touffue et des lunettes fines et sombres surmontées de sourcils épais, un juif très pieux et en même temps un maskil, un juif des lumières convaincu, enseignant au heder à une ribambelle de fils de bourgeois, leur faisant psalmodier la haftarah le vendredi comme s'il avait dirigé une chorale, et ayant laissé ses fils étudier l'agronomie et

les ayant envoyés en Eretz-Israël travailler la terre dans les premières colonies agricoles des Hovevey-Tsiyon ». Tout un programme ! Berkowitz raconte que pour les 20 kopeks que coûtait l'abonnement mensuel à la bibliothèque, il dévorait une trentaine de livres par mois. Alors il arriva un jour où il avait épuisé l'intégralité de ce fond. Du coup, le vieux bibliothécaire lui proposa de lire des livres écrits « en jargon », c'est le terme péjoratif que l'on utilisait à l'époque pour désigner le yiddish. Le jeune Berkowitz hésite : quelle déchéance ce serait de passer de l'hébreu à la langue juive de tous les jours. Et de fait, Berkowitz emprunte des romans écrit par un certain Shomer, pseudonyme de Nokhem Meir Shaykevitch, l'auteur de centaines de romans à l'eau de rose en yiddish. Berkowitz n'est pas très enthousiaste, mais il continue car cela l'extrait des lectures talmudiques qui ne le satisfont décidément pas. Et finalement, le vieux bibliothécaire le fait pénétrer dans son saint des saints : au fond de sa chambre à coucher se trouve un placard fermé à clé, où il conserve des ouvrages qu'il souhaite léguer à ses enfants : des livres des premiers écrivains yiddish modernes. Il en confie un au jeune Berkowitz : le premier volume de *Di yidishe folks-bibliotek*, un almanach publié par Sholem-Aleikhem en 1888.

Pour l'adolescent, c'est une révélation. Il découvre qu'il y a un ailleurs où il peut se sentir à son aise. Je vous raconte cette histoire car la même ou presque revient dans de nombreux témoignages de jeunes gens de l'époque : toute une génération, entre 1890 et 1910, va s'émanciper du monde religieux grâce à la littérature juive profane, et aussi, bien entendu, grâce à la littérature en général, russe, allemande, française, etc.

À l'âge de quinze ans, dans son shtetl de Biélorussie, Yud Dalet Berkowitz commence à écrire, mais ce n'est que trois ans plus tard qu'il débutera réellement sa carrière littéraire. Il vient d'accepter un emploi d'enseignant à Lodz, en Pologne. Là, il fait la connaissance d'un garçon encore plus jeune mais nom moins prodige : Yitzkhok Katzenelson, qui deviendra aussi un écrivain bilingue, yiddish et hébraïque et fut l'un des principaux écrivains juifs de Lodz entre les deux guerres. Pendant la Seconde Guerre mondiale, Katzenelson se retrouva dans le ghetto de Varsovie et, avant de finir assassiné à Auschwitz, il écrira, en yiddish, l'un des chefs d'œuvre de la littérature de l'extermination : *Dos lid fun oysgehargetn yidishn folk*, le chant du peuple juif assassiné.

Mais revenons à Y. D. Berkowitz. Encouragé par Katzenelson, Berkowitz écrivit ses premières nouvelles en hébreu. Il fut rapidement repéré par Haïm Nahman Bialik qui était alors rédacteur littéraire d'une prestigieuse revue hébraïque, *Ha-Shiloah* ; et de fil en aiguille, fin 1904, à l'âge de 19 ans donc, Berkowitz fut nommé rédacteur de la revue *Ha-zeman* de Vilna.

Slutzk en Biélorussie, Lodz en Pologne, Vilna en Lituanie, vous voyez que les intellectuels juifs, à l'époque, ne cessaient de changer de lieu afin de trouver un moyen de subsistance et de rejoindre des foyers de vie culturelle.

Mais en 1905, Berkovitz fit la connaissance d'un homme qui bouleversa sa vie. Il rencontra celui qu'il admirait depuis son adolescence à Slutzk, et qui l'avait éveillé à la littérature juive moderne : l'écrivain Sholem-Aleikhem. Et mieux que cela, la même année, il épousa Ernestina, sa fille aînée. Il devint ainsi le gendre et le bras droit du grand écrivain yiddish. Un an plus tard, en 1906, sous l'influence de son beau-père, il se mit également à écrire en yiddish.

À partir de cette époque, il demeura un écrivain bilingue plus ou moins à égalité. En 1910, il publia deux recueils de ses œuvres : l'un qui rassemblait ses nouvelles en hébreu, l'autre ses nouvelles en yiddish.

Mais la critique décida de son destin pour lui : il fut nettement plus reconnu comme écrivain hébraïque que comme écrivain yiddish. Dans ce déséquilibre, il ne faut pas forcément voir une différence de qualité mais plutôt l'engagement de l'auteur lui-même. À la fin des années 1900, les deux langues sœurs que sont le yiddish et l'hébreu sont prises dans les tourmentes idéologiques. Quelques années plus tôt, en 1897, deux grands mouvements politiques voient le jour. Deux mouvements fondamentalement antagonistes : avec l'organisation à Bâle en Suisse du premier congrès sioniste, le sionisme prône l'immigration des Juifs en Palestine et la restauration d'un État juif là-bas après deux mille ans de perte d'indépendance nationale. Et très vite, le mouvement sioniste choisit l'hébreu comme langue nationale de ce futur État.

D'autre part, de l'autre côté du ring dirais-je, est également créé en 1897 le Bund, l'Union générale des travailleurs juifs de Lituanie, de Pologne et de Russie, qui ne prône pas seulement la révolution socialiste, mais également la *doikayt*, le diasporisme, la permanence des Juifs dans les pays où ils se trouvent, et très vite également, le Bund choisira le yiddish comme langue de l'autonomie politique et culturelle des

Juifs dans l'Empire russe. Sionisme contre Bundisme, Eretz-Israel contre diaspora, Hébreu contre Yiddish, la guerre est lancée.

Alors forcément, quand Y. D. Berkowitz pencha pour le sionisme, quand il devint en 1910 le rédacteur littéraire de la revue sionsite *Ha-Olam*, même si il était le gendre de Sholem-Aleikhem, même si il suivit celui-ci dans sa dernière résidence à New York en 1913, même si il fut son exécuteur testamentaire après sa mort en 1916, Berkowitz s'attira les faveurs des sionistes, et encore davantage quand, en 1928, il s'installa en Palestine.

Mais nous n'en sommes pas encore là. Revenons à la contribution considérable de Y. D. Berkowitz à la culture juive moderne : la traduction de l'œuvre de son beau-père Sholem-Aleikhem en hébreu.

À quoi bon traduire Sholem-Aleikhem en hébreu en 1910, alors que l'immense majorité des Juifs d'Europe et des Amériques parle couramment le yiddish ? Eh bien, pour deux raisons. La première vise à la construction de la culture hébraïque. Comment imaginer que celle-ci soit totale, intégrale, nourrie de toutes les richesses du judaïsme si un écrivain aussi populaire que Sholem-Aleikhem n'est pas traduit en hébreu ? À la même époque, on traduit aussi Dostoïevski, Shakespeare, Tolstoï, pour les mêmes raisons : il convient d'enrichir cette jeune culture de tous les fruits littéraires que porte l'humanité.

Il y a une autre raison. Depuis le début du XXe siècle, en Palestine, des immigrants juifs ont créé des écoles hébraïques. Pour la première fois depuis deux mille ans, des enfants apprennent le calcul, l'histoire, la géographie en hébreu. Dans les communautés agricoles créées à la fin des années 1900 par les pionniers socialistes venus de Russie, les pionniers de la génération de David Ben Gourion, qui sera à partir de 1948 le premier dirigeant de l'État d'Israël, on ne parle plus qu'hébreu, c'est une décision idéologique, et les enfants qui naissent dans ces communautés ont l'hébreu comme langue maternelle. Le yiddish est banni de ses cercles et la génération montante ne le parle pas, ne le lit pas. D'où la nécessité de traduire Sholem-Aleikhem en hébreu.

Et voilà comment les grands textes de Sholem-Aleikhem, *Tevye der milkhiker* (Tevye le laitier), *Menahem-Mendl*, *Motl Peysi dem khazns* (Motl fils du chantre) sont devenus des classiques de la littérature israélienne. Et voilà comment Sholem-Aleikhem, le meilleur chantre du shtetl et de la vie juive dans l'ancien monde, est entré dans les manuels scolaires en Palestine juive, puis en Israël.

C'est donc dans les années 1910 et 1920 que se fait la bascule : la littérature juive bilingue commence à se séparer en deux littératures, l'une hébraïque et l'autre yiddish, pour deux lectorats juifs différents, l'un en Palestine, l'autre en diaspora. Ce sera l'époque de « la guerre des langues » et ce sera l'objet du prochain épisode.